

Masculin/féminin – Männlich/weiblich

Séminaire franco-allemand de jeunes chercheurs

Moulin d'Andé, du 13 au 16 septembre 200

Pour la cinquième année consécutive, le CIERA a organisé, avec le soutien de l'Office allemand d'échanges universitaires (DAAD), un séminaire interdisciplinaire de jeunes chercheurs en sciences humaines et sociales. Centré sur les notions de « genre » et/ou de « sexe », il a accueilli une vingtaine de jeunes chercheurs allemands, français et américains, issus de plusieurs disciplines. Dans son introduction, Michael WERNER a exposé les raisons qui ont présidé au choix du thème par les organisateurs : d'abord, il s'ancre dans des questions tant de société que de politique et touche à des problèmes d'identités individuelles et collectives. Parler de « masculin/féminin » n'est guère dissociable de parler de l'action politique qui gravite autour de ces notions – ce qui, de la part du chercheur, exige un effort considérable d'autoréflexion et place son travail dans un processus qui est lui-même constitutif pour l'objet analysé.

Accompagnées par une série de conférences données par des chercheurs français et allemands, les interventions et discussions des participants se sont articulées autour de cinq thématiques :

(1) Approche historique de la constitution des notions de masculin et féminin (séance présidée par Claudia ULBRICH)

Anne-Marie SOHN a retracé d'abord, dans sa conférence introductive et à l'exemple de son propre parcours scientifique, l'évolution d'une historiographie du féminin et du masculin depuis les années 1970, en distinguant quatre étapes : (1) une histoire des femmes issue des conjonctures politiques des années 1968, ancrée dans le féminisme politique naissant et pour laquelle l'essentiel consistait à trouver des femmes aux archives et les rendre visibles (les travaux de l'historienne Michelle Perrot et du groupe qui s'est constitué autour d'elle jouant un rôle considérable) ; (2) une histoire marquée davantage par une perspective « sexuée (ou « genrée », notion plus utilisée dans les pays anglo-saxons) ; (3) l'arrivée d'une véritable histoire du genre, notamment avec les travaux de Joan Scott, histoire émergée d'une situation universitaire et culturelle précise aux Etats-Unis ; (4) l'émergence d'une histoire du masculin qui reste, aujourd'hui, encore sous-représentée en France. SOHN a souligné qu'en France et dans le monde occidental, l'apparition et l'évolution de cette historiographie sont profondément liées à une action politique et donc à des enjeux politiques et sociaux. Par conséquent, elle s'est prononcée contre un usage du terme « genre » qu'elle entend comme un outil « à la mode » et qui, en préférant l'analyse du discours, cache parfois que les identités humaines ne sont pas seulement influencées par les représentations discursives, mais renvoient à des catégories socialement construites (dont le « sexe » n'est qu'une parmi d'autres).

Elissa MAILÄNDER-KOSLOV a proposé dans son exposé une analyse de la violence des surveillantes SS dans les camps de concentration nazis, question encore peu traitée par l'historiographie du nazisme. Elle a souligné que, dans les camps, les femmes se voyaient pour la première fois attribuées le droit de tuer. Étudiant d'abord les différences et rapports structurels (recrutement, hiérarchies, rapports du personnel SS masculin avec le personnel SS féminin), puis les représentations de la violence « féminine » (dans les rapports faits à l'intérieur des camps ou, sous un autre angle, dans les écrits des survivants des camps), et enfin la pratique de la violence par les femmes SS, elle a conclu que, d'une part, les surveillantes avaient un statut intermédiaire (*weibliches Gefolge der Waffen-SS*) aboutissant à des appréciations stéréotypées de la part de leurs collègues masculins et que, d'autre part, la violence à l'intérieur des camps était bien « genrée », les surveillantes ayant eu plus recours à une violence directe (coups) pendant que les surveillants hommes utilisaient davantage l'arme à feu. Aussi les surveillantes ne participaient pas directement aux exterminations, n'étant pas présentes autour des chambres à gaz. En revanche, elles prenaient part aux sélections à la rampe.

Dans son exposé problématisant les analyses d'archéologues faites des rites funéraires préhistoriques, Sabine METZLER a montré comment les préconçus scientifiques ont influencé (et continuent d'influencer) la vision du monde préhistorique que propose l'archéologie : distinguant un sexe anthropologique (constaté par exemple à partir des mensurations d'os) et un sexe archéologique (constaté par exemple à partir de la position des corps ou des offrandes), elle a souligné que la détermination archéologique du sexe diminue la diversité des genres et ne prolonge souvent qu'une vision

contemporaine de la différence des sexes dans le passé, réifiant et renforçant ainsi les stéréotypes issus des sciences humaines nées au XIXe siècle.

L'exposé d'Ester Suzanne PABST s'est centré autour de la notion de « vertu » dans les textes des Lumières ; renvoyant aux travaux de Thomas Laqueur, elle a souligné l'importance de la mutation que la notion a vécue à l'époque : initialement conçue comme un idéal de comportement masculin, elle se transforme alors en une norme de conduite féminine, dans l'émergence et dans la stabilisation d'une conceptualisation discursive qui oppose d'une manière dualiste le masculin au féminin. Dans la suite de son intervention, elle a montré également que le discours portant sur la différence des sexes n'était pourtant pas figé, mais polyphone et parfois contradictoire, oscillant entre deux pôles (« la vertu au féminin » et « la vertu n'a point de sexe »).

(2) Le corps, pratiques et représentations : masculin et féminin entre différence et hiérarchie (séance présidée par Véronique DALLET-MANN)

Dans sa conférence ouvrant cette section et portant sur l'historicité et le caractère contextuel de la prétendue « nature » des différences de genres, Delphine GARDEY a d'abord rappelé que toute pensée (la nôtre incluse) est inévitablement imprégnée d'éléments idéologiques. Elle a donc souligné qu'il faut se garder de toute téléologie, en pensant moins dans une perspective qui distingue les sciences « vraies » des sciences « fausses », mais en montrant davantage la généalogie historique des savoirs qui sont nécessairement commandés par le social. À l'exemple du savoir biologique – qui a cherché et continue à chercher le « noyau dur » du sexe en le localisant parfois dans l'anatomie du corps (squelettes, organes) ou, plus tard, dans des particules invisibles (hormones, gènes), elle a montré que, d'une part, les sciences jouent un rôle éminent dans la construction des identités sexuées, mais que, d'autre part, elles sont elles-mêmes fortement influencées par le monde social et les conjonctures qui l'animent. En retraçant les multiples tentatives de trouver les « lieux » du féminin et du masculin (en déclarant par exemple le clitoris pénis intérieur, et le prépuce clitoris masculin), elle a fait apparaître que l'on n'a là pas affaire à des évidences biologiques qui, rendues intelligibles par le travail scientifique, s'expliquent par elles-mêmes, mais à des négociations constantes entre les observations des chercheurs et le travail d'interprétation de ce savoir scientifique qui s'effectue dans un contexte social dont les évolutions contribuent même à guider le regard « scientifique ».

Dans son exposé, Anne BRÜSKE a retracé les représentations corporelles dans *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. Désignant le corps comme texte et pratique sociale, elle a développé l'hypothèse du corps féminin comme système de significations (« corps domestiqué », « corps rebelle ») intégré dans les structures androcentriques de la bonne compagnie. En analysant les pratiques autour de ce corps (pratiques masculines d'une part : notamment la pratique de la séduction subsumée sous le leitmotiv du « séduire et perdre » et considérant le corps de la femme comme un trophée et une « machine à plaisir » ; pratiques féminines d'autre part : maîtriser son corps pour « se défendre »), elle a montré comment il devient lui-même une « fabrique du genre » propre à une société de nobles où le sexe joue la fonction d'une représentation du pouvoir.

À partir de sources littéraires et narratives, d'archives judiciaires et de sources normatives, Stéphanie GAUDILLAT CAUTELA a étudié dans son exposé les violences sexuelles au XVIe siècle en s'interrogeant sur leur signification quant aux rapports de sexes. Force est de constater qu'il n'existe pas de terminologie claire pour désigner, au XVIe siècle, « un viol », mais des assimilations de l'agression sexuelle au rapt ou à l'adultère. Dans la mesure où la représentation de la femme, de son « naturel faible » et « concupiscent » pousse les juristes à ne condamner une violence sexuelle que lorsqu'elle est indéniable et préjudiciable à l'honneur familial, il apparaît clairement que cette violence n'était alors pas considérée comme un crime sexuel, mais comme un crime contre l'honneur (car entraînant sa perte). Au critère du sexe s'ajoute donc celui de l'appartenance sociale dans une société fortement hiérarchisée.

Ursula HENNIGFELD a clos la séance avec un exposé sur les rôles des genres dans les sonnets pétrarquiens. Écrits pour la plupart par des hommes pour glorifier une ou des femme/s aimée/s, ces sonnets ont parfois comme auteur des femmes (Gaspara Stampa, Louise Labé). Parfois l'auteur et l'être aimé sont du même sexe (Shakespeare), parfois ce n'est pas le corps vivant et beau qui est célébré mais le corps moribond (Harsdörffer, Lohenstein), voire mort (Lope de Vega). Il apparaît alors que les sonnets écrits par des femmes ont souvent été interprétés comme preuve d'une « vie douteuse » de leurs auteurs (c'est qui n'a pas été le cas pour des auteurs hommes) ; dans le cas de Shakespeare dont les sonnets donnent parfois lieu à un véritable « gender trouble », les rôles sont souvent ambivalents, variables, voire inversés. Proposée par HENNIGFELD, une nouvelle lecture des sonnets dont l'interprétation a longtemps oscillé entre « louange des femmes » (*Frauenlob*) et « mépris des femmes » (*Frauenverachtung*) amène donc à une nouvelle perception des rôles des sexes

construits dans ces textes.

(3) Masculin, féminin : une place variable dans la définition de l'identité personnelle (« queer studies ») (séance présidée par Karine CHALAND)

Ouvrant la séance, la conférence de Barbara HAHN a présenté les controverses autour de la différence des sexes qui ont eu lieu pendant la République de Weimar. Créant une « culture de la réflexion sur la femme et le genre » (*Kultur des Nachdenkens über Frau und Geschlecht*), ces discussions, marquées par une forte participation de femmes juives, ont été subitement interrompues avec l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933. L'exode des juifs et juives allemands a donc mis fin à un vivier intellectuel dont la redécouverte reste en grande partie à faire. Dans l'exil, les « espaces intellectuels » (*Denkräume*) tracés pendant les années 1920 ont été abandonnés, les femmes émigrées ayant à s'occuper des problèmes plus brûlants de survie que la « question des femmes » (*Frauenfrage*). Leurs réflexions avant l'émigration amènent cependant à mettre en question la chronologie établie du mouvement féministe. Alors que *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (1949) est toujours perçu comme le livre qui a révolutionné l'analyse de la condition féminine, les pensées d'Alice Rühle-Gerstel, de Margarete Susman ou d'Hannah Arendt ont été pratiquement oubliées bien qu'elles introduisent une tout autre perspective sur le rôle de la femme dans la société contemporaine que celle proposée par Beauvoir, fortement imprégnée par la notion de progrès dans l'histoire. La vision de ces femmes allemandes de l'entre-deux-guerres était souvent plus pessimiste. D'une manière plus générale, cette histoire d'un discours « oublié » montre comment un discours peut être détruit par le changement du contexte historique et les événements qu'il génère. Elle conduit également à se poser des questions sur la formation des traditions savantes : pendant que d'autres émigrants allemands comme Kracauer ou Benjamin ont réussi à redevenir des « auteurs » ayant droit de cité dans l'université par le biais de l'École de Francfort, ceci n'est pas le cas pour Rühle-Gerstel ou Susman dont les textes restent souvent éparpillés et ne sont toujours pas considérés comme faisant partie d'une « œuvre ».

Fondant son exposé sur un jeu de mot (en allemand, « *quer* » veut dire « à travers »), Max KRAMER s'est placé dans l'approche des queer studies en rapprochant les vies et œuvres de Stefan George et Jean Genet, auteurs qui dans les études littéraires sont rarement mis en relation. C'est notamment la thématique « masculin/féminin » qui justifie ce rapprochement : la dimension politique des deux œuvres est indissociable de la dimension homosexuelle de leurs auteurs dont émergent sadomasochisme, amoralisme esthétisant, misogynie radicale, fascination pour la pensée raciste, culte du Führer et du surhomme dans sa double notion (Übermensch et Übermann). Tous les deux décrivent un monde homoérotique où, dans un cadre paramilitaire, érotisation et héroïsation, désir et meurtre sont liés. George et Genet concorderaient donc sur un niveau esthétique et moral qui serait la ressemblance volontairement voulue entre le décadent et le paria et la disparition totale des femmes dans un monde où n'existent que des « surhommes ».

Daniel SIEMENS a présenté, à partir des reportages dans la presse de l'entre-deux-guerres, le corps du criminel comme « objet virtuel », appliquant ainsi le concept du *mapping the body* proposé par Philippe Sarasin. La mise en scène des « crimes passionnels » est selon lui le résultat d'un changement des rôles des sexes dans la société bourgeoise. Les femmes, ayant été peu nombreuses parmi les auteurs d'un crime, devenaient, par le discours alarmiste des « crimes passionnels », enfin visibles ; l'inversion de leur rôle « classique » de victimes les a même transformées en des malfai-teurs dangereux pour l'ordre public. En déclarant ces femmes déviantes comme étant des cas exceptionnels, ce discours confirmait en même temps les structures de la société (ce qui vaut également pour ces rares hommes « efféminés » déclarés eux aussi auteurs de « crimes passionnels »).

Analysant une série de tatouages, relevés à la peau de soldats et de criminels et collectionnés à la toute fin du XIXe siècle par le médecin légiste lyonnais Alexandre Lacassagne, Muriel SALLE a proposé une lecture des représentations de femmes menant à deux résultats : elle a identifié, d'une part, un discours du tatoué sur les femmes (aboutissant dans des images pouvant être lues comme des pures créations masculines), et, d'autre part, un discours du tatoué sur lui-même qui montre son rapport souvent conflictuel à la féminité, mais aussi à sa propre masculinité, cette dernière se construisant en creux et en interaction avec la féminité illustrée.

(4) La domination masculine et les rapports de hiérarchie masculin/féminin (séance présidée par Christine MUSSELIN)

À partir des réflexions qu'a proposées Pierre Bourdieu dans son livre *La domination masculine* (1998), Karine CHALAND a soulevé quelques questions envers une sociologie du genre qui s'est développée ces dernières années. Ouvrage faisant date car, d'une certaine manière, il a « légitimé » l'objet, le livre de Bourdieu s'est également vu fortement criti-

quer en ce que sa vision de la reproduction de la différence des sexes (le genre précède le sexe, il est incorporé et donc élément de l'habitus) ne laisse pas de place à une résistance de la part des dominées. D'autres chercheurs préfèrent donc ne pas parler de « domination », mais d'« oppression des femmes » (Christine Delphy), oppression qui se joint à d'autres oppressions (d'ordre raciste par exemple). D'autres encore introduisent la notion de la sexualité et avancent l'hypothèse selon laquelle le patriarcat serait un mode d'organisation de la situation par la contrainte d'être hétérosexuelle (« les lesbiennes ne sont pas des femmes », Monique Wittig). La question qui se pose, selon CHALAND, reste cependant toujours la même : pourquoi, en dépit de cette domination masculine, les femmes ne se plaignent-elles guère ? Utilisant l'« approche compréhensive » (issue des travaux d'Erving Goffman), elle a proposé d'introduire dans le champ d'analyse l'idée de différentes compensations de l'oppression dans la vie quotidienne (ce qui laisserait cependant toujours ouvert la question de savoir si les femmes intériorisent ou non les valeurs de la domination). Quant à la question de savoir pourquoi le livre de Bourdieu n'a guère eu de succès en Allemagne, il apparaît clairement que son auteur a travaillé avec des catégories binaires qui homogénéisent aussi bien « les hommes » que « les femmes ». L'historiographie allemande traitant des problèmes de genre a cependant montré depuis bien longtemps que les sexes ne se réduisent pas à des entités homogènes, mais qu'il existe, si l'on prend l'exemple de la distribution des richesses, d'énormes inégalités au sein d'un même genre.

La constitution progressive d'une historiographie féminine au sein d'un paysage essentiellement masculin au début du XXe siècle a été le sujet de l'exposé d'Agnès GRACEFFA qui a proposé une analyse des travaux d'historiens et d'historiennes de l'époque mérovingienne en France et en Allemagne. Associant une étude sociologique comparée de la place des femmes au sein des élites intellectuelles à une analyse de la notion de « carrière », elle s'est demandée s'il existe une manière de faire de l'histoire spécifiquement féminine distinguable par exemple à partir des choix de problématiques ou des méthodes.

Dans son exposé retraçant les notions du « masculin/féminin » dans la perspective des saint-simoniens autour de 1830, Paola FERRUTA a proposé notamment une lecture de la pensée de Pierre Leroux. Ancrant la réflexion de celui-ci dans un contexte intellectuel qui élevait « la femme » de plus en plus vers la position d'une instance intermédiaire entre esprit et matière, elle a souligné la formule trinitaire introduite par Leroux pour établir l'égalité dans l'inégalité : la femme ressemble à l'homme, même si elle maintient sa particularité à elle – l'essence de son sentiment qui la rend inégale à l'homme.

Terminant la séance, l'exposé d'Hedwig WAGNER a proposé de rendre intelligible le fait d'être d'un genre (*Geschlechtlichkeit*) en le comprenant par sa médialité (*Medialität*). Il s'agit donc de ne pas analyser le genre seulement comme motif et sujet de la production médiatique, mais de réfléchir sur son propre caractère de média. À l'exemple d'un film pornographique (Tokyo Decadence) et en utilisant la théorie des médias « chauds » et « froids » développée par Marshall McLuhan, elle a montré comment la médiatisation de la sexualité installe des relations de sens uniquement constituées par la dimension médiatique.

Travail, famille, cité : vers l'égalité hommes-femmes ? (séance présidée par Meinhard ZUMFELDE)

La séance a été ouverte par une conférence de Claudia HELFFERICH qui, à partir des recherches qu'elle mène elle-même à la tête de l'institut SoFFi à Freiburg (*Sozialwissenschaftliches Frauenforschungsinstitut*) a présenté l'approche de l'analyse des territoires (*Territorienforschung*) à l'entrecroisement du travail, de la famille et de la cité. Cette approche qui vise la catégorie du genre sous l'angle de la biographie tente d'analyser les processus selon lesquels l'inégalité est produite à l'intérieur même des familles ou des professions. Adoptant une approche sociostructurelle, elle opère avec les notions de territoire (entendu comme champ social d'action, par exemple « la maison » ou « la sphère publique ») et de pratiques et s'interroge sur la façon dont celles-ci sont attribuées aux genres. La biographie est ainsi considérée comme une série d'arrangements de territoires déterminés par la notion du genre. Ces déterminations peuvent changer comme le montre l'exemple de l'armée allemande où l'identification des soldats s'est rapportée habituellement à l'appartenance à un territoire connoté masculin ; cet arrangement a pourtant été fortement perturbé avec l'arrivée des soldats femmes depuis quelques années et également avec l'objectif nouveau et « féminin » qui est d'assurer la paix (par rapport à l'objectif « masculin » de la guerre). On remarque le même phénomène à l'intérieur des territoires du monde professionnel (ou quelques professions traditionnellement masculines se féminisent) ou à l'intérieur des familles où les rôles masculins et féminins deviennent beaucoup plus traditionnels avec l'arrivée d'un enfant. Les codes sexués d'un territoire ne sont donc pas stables ou figés, mais changeant. Ils peuvent en revanche être stabilisés par diverses pratiques de résistance ou des stratégies d'isolation, comme le montrent les travaux de Carol Hagemann-White.

Peut-on démasculiniser la prison ? C'est à partir de cette question que l'exposé de Pascal DESCARPES a entrepris d'analyser le monde carcéral actuel en France et en Allemagne dans une perspective des études des genres. Contextualisant la place des femmes dans le milieu pénitentiaire, il a souligné l'organisation actuelle très sexuée de la prison, le « féminin » (qu'il s'agisse de détenues ou de surveillantes) y étant presque une « anomalie ». En reprenant les théories d'Erving Goffman (sur l'« institution totalitaire ») et de Michel Foucault (sur le rôle du corps comme enjeu dans la disciplinarisation des détenus), il a proposé des pistes de réflexion pour déconstruire cette « institution masculine » qu'est apparemment la prison, en insistant notamment sur le lien que le système pénitentiaire entretient avec la représentation sexuée de la criminalité dans nos sociétés.

Dans son exposé portant sur la représentation des sexes dans le milieu de la musique électroacoustique contemporaine, Tatjana BÖHME-MEHNER est partie d'un constat surprenant : alors que la France compte parmi les compositeurs de ce type de musique un certain nombre de femmes, le même groupe n'en compte pas une seule en Allemagne. Comment expliquer ce phénomène si l'on ne veut pas s'arrêter à des explications standard telles que la place de la femme dans le milieu professionnel, incontestablement différente des deux côtés du Rhin ? Elle a notamment activé l'argument des traditions culturelles dans lesquelles, de manière différente en France et en Allemagne, l'attribution des rôles aux sexes à partir d'une compréhension de la place sociale du compositeur en tant que créateur se révèle être un facteur décisif pour définir la fonction que peuvent ou non prendre les femmes dans le milieu de la musique électroacoustique.

La séance a été close avec un exposé de Gwenaëlle PERRIER dans lequel elle a présenté et analysé l'adoption de la méthode de Gender-Mainstreaming dans les projets pour l'emploi du Fonds Social Européen. Questionnant la mise en œuvre d'une politique au-delà d'un affichage de volontarisme institutionnel, elle a, en prenant l'exemple de la Région Ile-de-France, distingué plusieurs éléments : d'une part, la mise en place d'une dynamique de visibilisation des inégalités relatives au genre dans l'emploi ainsi que la mise en place des programmes de sensibilisation et de formation à ces inégalités dont a profité une partie des acteurs du service public de l'emploi ; d'autre part, une transposition qui reste incomplète, voire inexistante quant à la place du genre dans les projets concrets pour l'emploi. À l'instar d'autres études sur le sujet, elle a donc pu mettre en évidence un écart important entre le discours sur le Gender-Mainstreaming et la faiblesse des mesures concrètes pour l'implanter.

« Masculin »/« féminin », « genre », « sexe » : sources d'un renouvellement
des approches dans les sciences humaines et sociales
ou noyau d'un savoir autonome (gender studies, queer studies) ?
(séance présidée par Michael WERNER)

Le séminaire s'est terminé avec une discussion générale préparée par des groupes de travail formés par les participants. Avant que ceux-ci aient présenté leurs rapports, Michael WERNER est revenu, à la lumière de l'expérience collective des trois jours passés, sur quelques aspects du thème « masculin/féminin » évoqués lors de l'introduction. La transversalité de cette thématique comportait le risque de l'hétérogénéité, voire de l'éclatement des approches et des sujets de recherche. Quatre points lui paraissent se dégager : (a) la problématique du « masculin/féminin » est tant un sujet de recherche qu'un enjeu politique et social, ce qui met l'accent sur la nécessaire réflexivité du travail de recherche lui-même et demande une distinction permanente de différents niveaux de l'analyse (objet, acteurs, approche scientifique) ; (b) le va-et-vient entre les notions de « sexe » et de « genre » montre d'une manière récurrente le danger réel d'un réductionnisme anthropologique fondé dans l'expérience quotidienne où la différence des sexes reste vécue comme une évidence par la plupart des citoyennes et citoyens ; (c) le caractère binaire de la dichotomie « masculin/féminin » pose constamment la question d'une identification par la différence et présente donc le danger d'une auto-ontologisation, parfois inconsciemment renforcé par une recherche qui ne cesse de mettre l'accent sur la différence des sexes (et la domination et/ou l'oppression qui vont avec) ; (d) les problèmes de l'opposition ou non entre le discours et son objet renvoient à la question des cultures scientifiques française et allemande, où les usages de la notion de discours varient fortement (Jürgen Habermas versus Michel Foucault).

Dans les commentaires, faits par les participants eux-mêmes, des cinq séances du séminaire, la question de savoir si l'histoire des genres veut rester une histoire à part (*Bindestrich-Geschichte*) ou s'intégrer dans l'histoire « générale » a été posée à plusieurs reprises. Le noyau de cette question reste la transformation des ambitions théoriques en recherches empiriques. En fait, malgré les revendications théoriques d'une histoire des relations entre les sexes, l'histoire des hommes (*Männnerggeschichte*) actuellement en cours d'élaboration montre plutôt la persistance d'un modèle à part. En revanche, des historiennes travaillant dans le domaine n'ont pas toujours appelé de leurs vœux une intégration trop rapide de l'histoire des femmes dans une histoire sociale et culturelle générale. De nouveau, disent-elles, cela la rendrait invisible. Une deuxième question soulevée a été celle de la relation entre la matérialité et la discursivité des genres, entre

« sexe naturel » et « genre socialement construit » : le séminaire, dans son ensemble, a montré qu'une vision binaire des relations entre les sexes a cédé la place à une conception dans laquelle la variabilité des rapports humains domine. Ceci veut dire aussi que le sexe ne devrait pas être considéré comme la seule catégorie qui ait une influence sur la vie des hommes et des femmes (il y en a d'autres : la classe sociale, la génération, la race...), mais intégré dans une conception dynamique du pouvoir (et moins de la domination). Comment sortir des différences des sexes – par une abolition des genres (Christine Delphy) ou une multiplication des genres (Judith Butler) ? Une réponse à cette question n'a évidemment pas été trouvée ; de manière unanime, les participants ont cependant regretté que l'approche des queer studies a été, pendant le séminaire, largement sous-représentée. Est-ce, inconsciemment, lié aux structures universitaires qui ne permettent guère, du moins en France, la mise en œuvre d'une telle approche ?

Dans ses conclusions, Claudia ULBRICH a d'abord repris quelques éléments de la discussion entre les participants : elle a plaidé pour une position qui assume tout simplement la fragmentation de tout savoir et le fait que toute recherche soit déterminée par la place du chercheur qui la mène. Elle a appelé de ses vœux une hétérogénéité des approches qui, à l'instar des travaux de Michel Foucault pour qui l'histoire n'était que laboratoire et expérience, multiplie les perspectives au lieu de les presser en une seule approche intégrative. Cela voudrait dire : montrer les multiples ruptures dans l'histoire, déconstruire les récits sur les rapports entre les sexes (qui, en dépit de trente-cinq ans de recherche, n'ont pas tellement changé), proposer des récits fragmentaires au lieu de suivre les téléologies du marxisme, du progrès ou du féminisme... Dans une telle perspective, il importe aussi de ne pas se faire aveugler par le caractère apparemment homogène et essentialiste des sexes ; au contraire, les catégories de « hommes » et de « femmes » devraient être constamment déconstruites, en admettant par exemple que, à côté de beaucoup de différences dans les vies de femmes et d'hommes, il y a aussi beaucoup de points communs. Le défi de la recherche actuelle n'est donc guère de reconstruire une énième fois l'opposition « masculin/féminin » (et de la confirmer, par cela, normativement), mais de poser des questions plus ouvertes sur ce que l'on trouve vraiment dans les sources, et d'analyser le croisement de la catégorie « sexe/genre » avec d'autres catégories socialement construites (classe, race, génération...).

Claudia ULBRICH a salué la richesse et la qualité intellectuelle des exposés présentés lors du séminaire. Néanmoins quelques remarques critiques lui ont semblé nécessaires, concernant par exemple l'analyse des sources (celles écrites par des hommes sur des femmes, ne disent-elles pas plus de choses sur ces hommes écrivant que sur les femmes qu'ils décrivent ?), l'usage des concepts restés, selon elle, trop souvent insuffisamment définis, l'usage des notions trouvées dans les sources (qui ne devrait pas se limiter à une analyse étymologique) ou les méthodes utilisées. D'une manière générale, elle a demandé davantage de contextualisation dans les travaux des jeunes chercheurs. Seul le regard qui ose se détacher de son objet défini réussit à laisser derrière lui les traditions dans lesquelles cet objet même s'inscrit.

Falk BRETSCHNEIDER

Lecteur DAAD au CIERA et chargé de cours à l'EHESS